

MÉNAGE

Du même auteur

aux éditions THEÂTRALES

RENCONTRE, 1990

chez d'autres éditeurs

FIN D'UN ROMAN DE FAMILLE, *roman*, Plon, 1991

LE LIVRE DES MÉMOIRES, *roman*, Plon (à paraître)

PETER
NADAS

MÉNAGE

Comedia perpetua

*Traduit du hongrois
par Ibolya Virag
et Jean-Pierre Thibaudat*

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU
CENTRE NATIONAL DU LIVRE ET DE LA S.A.C.D.

éditions

THEATRALES

Les éditions THEATRALES bénéficient d'une aide de la



La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.



© 1982, Magveto Könivkiado, Budapest, pour la langue originale
© 1996, éditions THEÂTRALES, pour la langue française
4, rue Trousseau, 75011 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-907810-86-3

PERSONNAGES

KLARA, *soixante-deux ans*

ZSUZSA, *trente-deux ans*

JOSKA, *vingt ans*

ANDRAS, *vingt ans*

Cette traduction de la pièce a été commandée par la Compagnie Alain Timar pour une lecture publique réalisée au Théâtre des Halles, pendant le Festival d'Avignon, les 22 et 23 juillet 1990.

Sur la scène ouverte, une pièce complètement vide. L'espace est profond, haut, vaste. Tout y est vrai. Y compris ce que l'on ne voit pas encore. Dans le moment présent, puisqu'il est question de ménage, il n'y a plus rien sur les murs, exceptés les clous, les traces laissées par les meubles, les tapis, les tableaux et les photos, le grand miroir ; on remarque des taches plus claires sur les murs sales ; mais les clous sont vrais, les salissures également, et vrais les objets qui ont ainsi laissé des traces et retrouveront, à la fin de la pièce, leur place primitive.

La couleur des murs devait être blanche à l'origine. Un lustre doré est suspendu au plafond.

Parallèlement à la rampe, un peu au-dessus du cadre de scène, une tringle traverse le plateau. Elle est en cuivre, mais oxydée. A la toute fin de la pièce, c'est là que l'on accrochera l'énorme rideau en mousseline vaporeuse que l'on tirera pour permettre à la fatalité pudique de se déployer dans toute sa splendeur et à la pièce de prendre fin.

Sur le mur du fond, une porte à deux battants est entrouverte ; une de ces portes vitrées que l'on voit dans les pièces bourgeoises comme il faut. Elle donne sur une grande entrée précédée d'un vestibule ; c'est là qu'on a entassé tout le mobilier de la pièce de façon à ce qu'il ne reste plus qu'un passage étroit entre les meubles et les objets entassés.*

On peut utiliser uniquement du mobilier Biedermeier ; la bibliothèque, la commode, le canapé, le fauteuil, la petite table et le miroir ne peuvent être que de style Biedermeier, seuls les nombreux petits objets peuvent être d'époques différentes, disons, de l'Empire à la Sécession ; des objets plus neufs ne peuvent pas faire partie de la pièce – à l'exception d'une photographie amateur grandeur nature qui représente un beau jeune homme en maillot de bain sortant d'une rivière.

* Les maisons hongroises bourgeoises s'ouvrent par un vestibule qui, lui-même, donne sur une entrée grande et généralement sans fenêtre, donnant accès aux différentes pièces. (n.d.t.)

Cette photographie montée sur un cadre est restée à sa place, elle est là, accrochée au mur, face au public, à côté de la porte de l'entrée, mais lorsqu'elle sera décrochée et emportée, une tache blanche désagréable délimitera son emplacement.

Au bout du passage, à travers l'entrée, au fond, une autre porte, ouverte, elle aussi : on aperçoit le vestibule à partir duquel on a accès à la cuisine et à la salle de bains, et c'est de là que seront apportés tous les objets nécessaires pour le ménage.

Une lumière douce éclaire la pièce ; l'entrée est dans la pénombre, mais une lumière plus forte peut envahir le vestibule en dessinant parfaitement les perspectives de l'appartement. La quantité et la qualité des lumières restent inchangées pendant le spectacle car, à vrai dire, le temps n'avance guère même si tout est véritable ; ou justement, c'est parce que tout semble être véritable que le temps s'est arrêté.

Sur le mur de gauche de la pièce on aperçoit une autre porte, plus petite ; elle aussi entrouverte.

KLARA.— *(entre par la porte de gauche) Où êtes-vous, Zsuzsika ? Où êtes vous passée ? (s'en va en traversant le vestibule)*

Pause.

Zsuzsa entre rapidement par la porte de gauche, un balai à long manche à la main, elle commence à enlever au hasard les toiles d'araignées sur l'un des murs.

JOSKA.— *(entre par le vestibule, un seau rempli d'eau à la main) Vous n'êtes pas là ? Zsuzsika ! Laisse tomber ce mur. Ecoute-moi, Zsuzsika. Je ne mens pas.*

ZSUZSA.— *Cesse de me tutoyer.*

JOSKA.— *Je vous ai tutoyée ? Croyez-moi, elle est folle. Vous pourrez l'observer cette nuit. Dès que survient le clair de lune, elle sort dans le jardin, pas par la porte, mais par la fenêtre, et elle danse. Aujourd'hui, c'est la pleine lune justement. Les chiens hurlent, elle regarde la lune et elle danse. Et elle est chauve. Elle porte une perruque, quand elle l'enlève la nuit, elle doit être complètement chauve. Elle n'a même plus de dents, rien qu'une prothèse. Elle danse en chemise de nuit. Imaginez-vous cela.*

ZSUZSA.— *Combien fait le terrain ?*

JOSKA.— Huit cent soixante mètres carrés.

ZSUZSA.— Est-elle propriétaire ou locataire ?

JOSKA.— Je l'ignore.

ZSUZSA.— Commence par laver la porte.

JOSKA.— Elle est amoureuse de moi. (*il pose le seau*) C'est elle qui m'a donné ce pantalon. Elle fait semblant comme si j'étais encore un enfant, comme si elle pouvait se le permettre. Elle me caresse le visage. Elle me demande si je n'ai pas besoin d'argent. Elle me demande si j'ai pris un bain parce que mon odeur est trop forte.

Il se colle sur le dos de la fille, lui effleure délicatement les seins. Ils se débattent, le seau se renverse, l'eau coule par terre

ZSUZSA.— Tu me prends pour une pute ?

Elle lui donne un gifle.

JOSKA.— Pourquoi, vous n'en êtes pas une ?

Pause.

KLARA.— (*entre par la porte de gauche*) Ma Zsuzsika, ma chère, il faudrait faire chauffer de l'eau dans la grande casserole pour broser le parquet. Mais je ne peux pas penser à tout. Je préfère m'en aller quelque part. Joska s'occupera bien de tout cela. Je ne sais où. Je vais aller chez les Romsauer. Ou ailleurs. Ici, je ne fais que gêner tout le monde. Je suis épuisée. Faites ce que vous voudrez. Joska vous aidera pour tout. Je me sens fatiguée. Je suis terriblement fatiguée.

ZSUZSA.— (*enlève les toiles d'araignées avec le balai*) Partez en toute tranquillité. Je voudrais seulement vous demander de ne pas m'appeler ainsi. Appelez-moi plutôt Zsuzsa. Je n'aime pas qu'on me donne un diminutif.

KLARA.— Pourquoi dérangez-vous ces pauvres araignées ? Savez-vous que l'araignée est un insecte utile ?

ZSUZSA.— Je vais tuer toutes les araignées.

KLARA.— Quand je m'allonge sur le divan, je suis capable de les regarder pendant des heures lorsqu'elles attendent dans leurs coins. Mes yeux fonctionnent encore très bien. Je vois tout avec précision. Pourquoi est-ce que je l'ai laissé me brutaliser ? La saleté ne me